

## Liturgie et Politique

A propos de : Antoine CASANOVA, *Symboles liturgiques et histoire*, dans « La Pensée », 155, février 1971, pp. 24-54.

ON connaît l'explication qu'Engels a donnée de la naissance (et donc de la nature) du christianisme. Rédacteur en chef de *la Nouvelle Critique*, membre du Comité central du Parti communiste français, où il est considéré comme le principal spécialiste marxiste des problèmes de l'Eglise catholique, A. Casanova, après avoir précisé cette explication<sup>1</sup>, l'applique systématiquement à l'interprétation de l'évolution actuelle de l'Eglise<sup>2</sup>, en particulier, dans ce récent article, dans sa liturgie.

### *Interprétation de l'histoire du christianisme.*

Aux yeux d'Engels, le christianisme n'est qu'un système idéologique, correspondant en tout ce qu'il est à la matrice socio-économique au sein de laquelle il aurait été moulé, et que définiraient trois caractères : 1) un état arriéré de la science, tant des mécanismes de la nature (ainsi faiblement dominée) que les lois d'évolution de la société (la lutte des classes) ; 2) une société universaliste (l'Empire, avec l'extension du mode de production esclavagiste, la formation du droit romain, le dépassement des dieux nationaux) ; 3) l'existence, bien qu'inconsciente, de classes antagonistes. Dans une telle matrice (où le malaise était de toutes les classes, et où le besoin de salut aurait été par conséquent universel, mais incapable de se concevoir dans

1. *Le christianisme primitif* dans *La naissance des dieux*, ouvrage collectif publié aux Editions de l'Union rationaliste, Paris, 1966, pp. 78-128.

2. *Vatican II et l'évolution de l'Eglise*, Editions sociales, Paris, 1969.

l'univers terrestre auquel équivalait l'Empire), se serait lentement formé l'opérateur évangélique comme promesse d'un salut, non par la lutte des classes et ici-bas, mais universel et dans l'au-delà. Un tel opérateur ne pourrait que cesser de fonctionner lorsque, grâce aux progrès des connaissances scientifiques, conscience serait prise du caractère déterminant de la lutte des classes dans les crises sociales et leur solution. Et il faut bien reconnaître que ce qui se passe aujourd'hui dans l'Eglise semble vérifier l'hypothèse d'Engels : en même temps que l'Eglise entre dans un certain silence par une grave crise de la prédication et de la théologie, elle se divise intérieurement, et selon des clivages socio-politiques. Il serait donc léger de ne pas tenir compte de cette critique marxiste.

D'autant que, mise en œuvre par Casanova, elle n'est pas sans donner une explication de l'évolution récente de l'Eglise dans sa composition sociale (sa disparition progressive du monde ouvrier et du prolétariat rural, sa condensation dans les couches moyennes urbaines et chez les petits et moyens propriétaires ruraux), dans ses représentations théologiques (apparition de nouvelles catégories dominantes, telles que celles d'histoire et de personne, de liberté, au détriment de celles de nature et de soumission ; modifications du visage de Dieu et des rapports qu'entretiennent les hommes avec Lui : recentrement autour du Christ qui rend Dieu proche et frère, désaffection à l'égard des intermédiaires tels que les saints et la Vierge Marie), et dans ses institutions (plus de démocratie : collégialité, sacerdoce des fidèles).

#### *Evolution et disparition de la liturgie ?*

Egalement dans sa liturgie. L'essentiel est de comprendre que l'ancien système liturgique correspondait à l'ancien monde rural. La faible domination de la nature s'accompagnait alors d'un rapport magique à l'univers : on pensait que celui-ci était fait d'une étoffe double, les réalités matérielles n'étant que le mode visible des réalités spirituelles et surnaturelles. Toute réalité naturelle pouvait donc exercer une fonction symbolique de référence à Dieu. Et pas n'importe quel Dieu, mais celui qui présidait à l'ordre immuable et hiérarchisé du monde. Aux forces productives archaïques correspondent en effet des rapports sociaux de dépendance, aristocratiques. Il en résulte que le rapport de l'homme à Dieu, par la lecture de l'ordre divin du monde,

passé également par une hiérarchie, ecclésiastique. Le tout se noue dans un ensemble liturgique, dont l'action contribue puissamment à reproduire l'ordre existant, où abondent les termes agraires, où le prêtre, homme du sacré, est loin du peuple et au-dessus de lui (autel séparé de l'assemblée, officiant dos au peuple et parlant une langue pour initiés), où dominent les catégories de soumission et de sacrifice (les masses populaires supportant leur impuissance en s'identifiant à la souffrance du Christ).

L'essor des forces productives ne pouvait pas ne pas entraîner un vaste remodelage de cet ensemble liturgique. En même temps que le développement des sciences et des techniques met à mal la relation magique à un univers double, et donc la mentalité symbolique, apparaît une volonté de participation consciente et active des fidèles, ce qui veut dire : repas communautaire, contestation du privilège clérical, rejet de signifier Dieu par l'accumulation de richesses qui étaient jadis des signes de puissance, place de plus en plus grande de la Parole dans une langue qui soit compréhensible, suppression de tout ce qui sacralisait les hiérarchies sociales (classes d'enterrement), etc.

*Vers une solution. Liturgie et choix politique.*

Casanova en conclut à la disparition inéluctable de la liturgie, en même temps que de la foi chrétiennes. En me plaçant sur son terrain, qui est celui d'Engels — car il me semble difficile de faire comme si un tel point de vue ne disait rien d'intéressant —, je me demande toutefois si les éléments mis en œuvre par cette critique ne permettent pas d'envisager une certaine solution à la crise actuelle, solution que je propose ici à titre d'hypothèse, dont j'ai conscience qu'elle pose de graves et difficiles questions. Mais il me paraîtrait dangereux de ne pas la considérer.

Cette explication marxiste de l'évolution de la liturgie et de son présent marasme me paraît avoir en effet l'avantage, sur celles qui ont habituellement cours, de ne jamais séparer les conséquences de l'évolution des forces productives de celles qui résultent de la situation correspondante des rapports sociaux de production. Habituellement, en effet, on se contente de lier la crise du symbole à la science et à la technique. On tombe alors dans toutes les considérations désenchantées sur la dépoétisation du monde moderne, sa platitude, la grisaille quotidienne d'un univers aseptisé et programmé, sans âme ni sens. Mais cela est-il dû au

progrès scientifique et technique, ou au cadre social et politique dans lequel ce développement se fait ?

Pour répondre à cette question, peut-être ne serait-il pas sans intérêt de s'interroger sur ce qui fait que la liturgie des paroisses (même les plus « up to date ») intéresse si peu, alors que l'on assiste à des réinventions liturgiques d'une grande densité au sein de certains groupes ou communautés de base à la participation politiquement homogène. La raison n'en serait-elle pas que la réforme liturgique voulue pour toute l'Eglise, et pratiquée dans des paroisses qui se veulent socialement unanimistes, ne peut, en cherchant à plaire à tout le monde, qu'aboutir à des incohérences et donc à une désaffection générale ? S'y juxtaposent en effet, en s'y neutralisant, des éléments de l'ancien symbolisme (magique et hiérarchique) qui « parlent » aux partisans d'un monde révolu parce que leurs intérêts y sont liés (fractions archaïques des classes dominantes), sans toutefois « parler » aux fractions modernistes, technocratiques, de ces mêmes classes, dont l'existence est liée à celle du monde désenchanté, mais qui renâclent cependant, de par leur position privilégiée, devant les éléments d'un symbolisme nouveau dans lesquels se reconnaissent les classes populaires montantes et les chrétiens de gauche, car il célèbre le Mystère du Christ Vivant aujourd'hui dans son peuple, au travers du langage éminemment poétique et prophétique de la lutte quotidienne pour la libération, pour un monde nouveau.

Car il serait abusif de parler de la mort pure et simple du symbole. Ce qui disparaît, c'est le symbole naturel qui renvoie à un arrière-monde. Mais un autre est possible, celui qui exprime l'enjeu et l'avenir de l'histoire présente, l'épaisseur de l'action humaine. Qu'il suffise de renvoyer, à titre d'exemple de cette poétique, à l'œuvre d'un autre marxiste, Aragon, en particulier à l'étonnante construction du *Fou d'Elsa*, qui joue du passé et de l'avenir, pour exprimer la profondeur de l'amour de l'homme pour la femme dans le moment présent. Tout en devient contemporain de l'instant, qui en éclate. On ne peut nier la rencontre de ces thèmes avec ceux de la Bible, leur enchevêtrement possible en une liturgie où se célébrerait la présence de Dieu dans la participation active et consciente d'un peuple à l'histoire humaine, d'une histoire qui soit celle de l'amour libérateur.

Certes, une telle liturgie ne peut être pratiquée, aujourd'hui, de façon unanime par tous ceux qui se disent chrétiens. Il semble bien, pourtant, que ce soit la seule possible

désormais. Il se pourrait en conséquence que la liturgie ne détienne pas en elle-même la solution à ses problèmes, qu'elle nous renvoie à la politique et aux choix que l'Eglise fera en ce domaine. La liturgie est un champ de bataille, mais ce sont d'autres réalités qui s'y battent. Tel est l'apport qu'une critique marxiste peut faire au débat liturgique, en nommant ces réalités : classes sociales. Ne serait-il pas fou de ne pas reconnaître que l'Eglise est en train d'éclater, et selon les antagonismes sociaux ? Et donc que cette question de la politique ne commande pas seulement la liturgie ? Il s'agirait alors, pour cette Eglise, de décider clairement de quel côté est son avenir d'Eglise. Là serait aussi l'avenir de sa liturgie.

Paul BLANQUART.